



TREIZE TREIZAINS de Gibraltar à Jaroslaw

Célestin de Meeûs



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



TREIZE TREIZAINS de Gibraltar à Jaroslaw

Célestin de Meeûs



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

De longs lambeaux s'effiloçaient
d'un ciel trop belge lorsque nous sommes partis
nous avons regardé à l'est et nous n'avons rien vu
je me souviens d'un mal de dents
et d'une envie de rixe froide
sans nulle raison sinon que désormais
nous habitons des villes d'architectures déracinées
puis tu as dit des mots ou des morceaux
de phrases désaffectés comme si
tu étais revenue de la législature de la grammaire
alors j'ai enfoncé la clé
et nous avons foncé un œil sans cesse
braqué sur le rétroviseur.



Nous avons démarré de la banlieue des Landes
dans une odeur d'Indonésie en flammes
une vaste cendre s'amoncelait
en cet été sans fin et sans ardoise
et bien avant d'être au mitan
de notre route sur une station
foutue nous avons vu
que nous n'étions pas seuls
que nous appartenions à cette pauvre
génération qui cherche encore
les yeux noyés dans un miroir sans tain
n'importe quel prétexte pour retrouver
fût-elle fantasme une trace de Troie.



Les chiens tournoyaient seuls et affamés
au vent du soir entre les mâts
en hivernage où nous poussions
un peu plus loin notre promenade
habituelle comme si nous essayions
d'appivoiser une pauvre peur
un atavisme de la dérélition
car peu importe où nous vivons
de Flamanville à Novovoronej
la conclusion demeure qu'il n'y a pas
en ce vieux port de pêche désargenté
un quelconque avantage à être
ici plutôt que là.



Les nuits de très grand vent les nuits
où nous avons choisi à la dernière minute
de ne rien boire nous attendons alors
une accalmie et nous nous rendons
compte que nous savons exactement
– lorsque les mâts cliquètent
et que les lampadaires vacillent avec
tous les enfants et les ivrognes perdus –
où retrouver chaque chose
qu'un jour ou l'autre nous avons essayé
de nous cacher et les raisons
pour lesquelles gosses nous avons honte
lorsque nous comprenions le dire.



Un vieux soleil surexposé se lève
à l'est d'une plaine dont il ne reste rien
qu'un peu d'eau morte et de chimie qui flotte
des silhouettes sans nom et sans visage
dissimulées derrière des gestes sans fin
nos temps de paix débordent et nous
ne savons dire lesquels des mots ou des images
nous avons d'abord préféré faire taire
ne savons dire sur quelle surface
s'étend le cimetière de Qom
voilà à quoi nous pouvons résumer
nos vies une addiction à la menace
une peur panique de n'avoir rien à perdre.



Une abondance de brome, de bleu baril
en cet octobre où nous baisons
pour faire barrage aux incursions du froid
mais c'est toujours la nuit
au martèlement du loir dans la toiture
que nous rattrapent toutes les informations
du jour et juste avant de prononcer
la mer provoque un sentiment d'usure
nous comprenons que nous vivons
dans une époque où le sadisme se dissimule
dans la tendresse et la démocratie
et que la guerre chapeaute
la charité.



C'est l'heure du saule
et de la petite gnôle d'après-midi
je connais ces falaises et ce vieux port
de pêche pour y avoir trainé
trois jours entiers – j'avais les codes
de la capitainerie et j'écrivais
une épopée contraire à mes désirs
c'est l'heure du saule et de la petite prune
la rade s'arrime à nos échecs
nous subsistons de grâce et de menus larcins
dévisagés par deux derviches désorientés
deux silhouettes à marée basse
formes fantômes de nos années à venir.



Le vent s'est tu et tout semble soudain
plongé dans un profond sommeil
pas un seul chien pas un ivrogne
de Gibraltar à Jaroslaw
à qui la peur ne fasse pas réciter
un vers perdu – pas un seul pan
de l'Atlantique qui ne fasse pas
machine-arrière et tu prononces une prière
sans fin Nous finirons vulgaires et tristes
aux premières incursions du bleu
lorsque nous aurons vu que nous aurions
pu tout miser sur la grandiose
fiction de préférer la paix.



Enfants aux cataractes délavées,
aux carcinomes, à la périphérie
d'une misère commune à tout miser
en ce mitan d'été sur un vulgaire adage
sans queue ni tête nous déplions des cartes
comme s'il était possible d'y retrouver
des territoires perdus des territoires
proches de la joie
de la douleur ou de l'orgueil
ne sachant pas mais nous doutant déjà
à la périphérie des carcinomes
que là où notre peur abdique
s'ouvre une zone sans joie et sans langage.



Or nous tenions la soif
pour une forme d'acte sans conséquence
comme nous étions les seuls témoins
et les commanditaires de nos dérives
tapis au fond de nos appartements
or nous tenions la soif
comme une dette envers les Dolomites
envers toute chose que nous savions
sombrier dans la dévastation
or nous tenions la soif et tous
ceux d'entre nous qui auront fui
auront d'abord et avant tout troqué
un atavisme pour la persécution.

Un vieux paquet de Belomorkanal traînait
dans le troisième tiroir de la commode
entre les deux walter et l'impossible steppe
c'était l'été des cathéters et de la canicule
l'été des morts et de la connivence
du pire – quand nous n'avions pas d'autre choix
que de parfaire ce qu'aujourd'hui
sont devenus nos plus glorieux mensonges
que nous avons trois cartes
épinglées sur le mur – que nous avons compris
que la cartographie n'est rien
rien qu'un rétrécissement des lieux
où il serait encore possible de se perdre.

Demain à l'aube quand nous
nous réveillerons transis de froid
et que nous serons prêts
à délaissier cette maison côtière
nous nous rappellerons octobre
où tour à tour apparaissaient la joie
et la claustrophobie où tour à tour
nous avons titubé de vieux tangos
entre les mâts en hivernage
et rejoué ce qu'il nous reste
à vivre : un aller simple sans foi
des souvenirs à mettre en scène
et l'œil du veuf en direction du phare.

Entrés en gare nous inventons
de vastes fables de la grandeur
de Oaxaca et chaque octave
du roulement des rails sur le gravier
nous donne envie de boire et de tenir
dans la main droite une promesse
dont pour une fois nous ne douterions pas
une vulgaire promesse qui ait le temps
de dévier à la mesure
de nos désirs en nous disant
que s'il existe encore un tout petit détour
nous en ferons une vaste fable
nous travaillerons la cape et la verónica.



Célestin de Meeûs est né à Bruxelles en 1991. Il a publié plusieurs recueils de poésie récompensés par divers prix. Lauréat d'une bourse de création de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2021 et de l'Espiègle de poésie en langue française en 2023, Célestin de Meeûs a également codirigé la revue de poésie et d'arts graphiques *On peut se permettre*. Il anime depuis 2018 les éditions de l'Angle Mort, dont il est cofondateur. En 2024, son premier roman, *Mythologie du .12*, paraît aux éditions du Sous-sol.

Du même auteur :

Cadastres, poésie, Devesset, éditions Cheyne, 2018.

Rétablir les fleuves, poésie, avec le photographe Henri Alain, Glux-en-Glenne, éditions de l'Angle Mort, 2018.

Écart-Type, poésie, Liège, éditions Tétras Lyre, 2018.

Cavale russe, poésie, Devesset, éditions Cheyne, 2021.

Atlantique, poésie, Liège, éditions Tétras Lyre, 2022.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.**

**Elle est écrite en « orthographe nouvelle »,
conformément aux rectifications de l'orthographe
du Conseil supérieur de la langue française de 1990.**

Elle est disponible sur demande :

fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be

Copyright : Célestin de Meeûs (2024)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2024/7823/5
ISBN : 978-2-930964-97-3